

Caramel A(r)mor

C'était une journée d'automne digne des plus beaux étés indiens. Les feuilles des platanes arboraient des tons roux assortis à la chevelure de la femme qui garait à cet instant sa voiture dans le parking de l'hôpital. Elle coupa le contact, faisant ainsi taire la voix nasillarde du journaliste qui égrenait dans son autoradio la liste des catastrophes matinales. De quoi couper l'appétit aux plus optimistes, jugea la jeune femme en attrapant son sac sur le siège passager. Elle ressortit à l'air libre et traversa résolument les deux cours qui la séparaient de son lieu de travail. Elle aimait son métier mais, consciente de la délicatesse de son rôle et des difficultés à affronter, elle préférait différer légèrement son entrée dans l'atmosphère aseptisée de l'hôpital, d'où l'habitude d'éviter l'ascenseur du parking souterrain au profit d'un détour par l'extérieur. Une fois entrée dans le bâtiment qui arborait en lettres écarlates la mention « Centre Paul Papin », elle salua l'hôtesse d'accueil et grimpa les étages par l'escalier, effectuant ce qu'elle appelait son jogging matinal. En poussant la porte de son service, elle fut accueillie par sa secrétaire, qui lui tendait une pile de dossiers et un sourire amical.

- Voilà docteur, vos rendez-vous de la journée. Ils sont dans l'ordre, le premier arrive dans une demi-heure.
- Merci Magali, que serais-je sans votre rigueur et votre bonne humeur ?

La secrétaire sourit de plus belle en secouant ses boucles brunes :

- Ne dites pas de bêtises, c'est vous qui accomplissez des miracles, moi je fais ce que je peux pour aider.
- Vous m'aideriez beaucoup en commençant par m'appeler Solenn, répondit le médecin comme tous les matins.

Après cet échange rituel, Solenn pénétra dans son bureau, y déposa les dossiers du jour en échange d'une blouse qu'elle enfila aussitôt. Elle la boutonna et ajusta le badge qui annonçait :

Docteur Leguellen

Cancérologue

Elle prit place derrière son bureau et alluma l'ordinateur avec un soupir. Elle n'avait jamais tellement aimé ces engins et ne s'en servait qu'à contrecœur, préférant toujours les bons vieux dossiers papier, quitte à sembler vieux jeu pour ses trente-cinq ans. Elle donna une pichenette au pendule métallique posé sur son bureau, déclenchant le mouvement de balancier assorti d'un petit claquement exaspérant de régularité à chaque contact entre les boules. Nul objet de décoration dans la pièce blanche, hormis ce gadget dont elle ne savait même plus la provenance, et qu'elle conservait par habitude. Elle promena son regard sur les murs immaculés, les classeurs aux tiroirs étiquetés, la table d'examen au cuir luisant. Malgré les années qu'elle y avait passées, la pièce ne recelait aucune empreinte, aucune trace de sa vie, pas même une photo encadrée pour réchauffer la surface lisse et impersonnelle du plateau en verre. « Comment aurait-il pu en être autrement ? » songea Solenn. Sa vie privée ne

risquait pas d'envahir son lieu de travail, car il y avait bien longtemps que le travail lui tenait lieu de vie privée. Déjà à la fac de médecine, elle avait acquis la réputation de « bosseuse invétérée », passant ses soirées et ses nuits sur ses cours, quand d'autres profitaient de leur jeunesse dans les discothèques et les bars branchés, ou refaisaient le monde dans des appartements aussi minuscules qu'enfumés.

Pourtant elle n'était pas asociale, elle avait des amis d'enfance à qui elle écrivait trois fois par an, des copains de fac avec qui elle buvait un verre de temps en temps et des collègues d'internat qu'elle appelait régulièrement. Elle avait également une sœur, de trois ans son aînée, cadre supérieure exerçant un métier dont Solenn n'avait jamais vraiment compris la teneur, mariée à un journaliste qui sillonnait la planète en quête de scoops, et mère de deux têtes blondes qui devaient avoir... près de dix ans maintenant, comme le temps passe vite ! Solenn elle-même n'avait ni mari ni enfant, trop accaparée par ce travail auquel elle se donnait corps et âme pour laisser entrer quelqu'un dans sa vie. Elle se disait parfois qu'il faudrait peut-être y songer, avant qu'il ne soit trop tard. Elle se serait bien vue recueillir un enfant d'ailleurs, d'Asie ou d'Afrique, sans chercher pour autant à engager une procédure d'adoption. Sa sœur n'hésitait jamais à lui rappeler d'un air pincé que « le temps passe, ma chérie », appuyant parfois cette remarque d'une allusion aux marques discrètes qui apparaissaient aux coins des yeux noisette de sa cadette en période de surmenage. Solenn répondait invariablement avec le sourire qu'elle s'occupait déjà d'une grande famille de patients, et qu'elle était heureuse de mettre sa vie à leur service.

Au son de la voix claire de Magali qui accueillait le premier patient, Solenn cligna des yeux et releva ses cheveux d'une main experte en une courte queue de cheval, se muant ainsi en Docteur Leguellen. Elle jeta un œil sur la pile de dossiers et reconnut le nom de l'homme qui entraît, un malade qu'elle suivait depuis une dizaine d'années, et qui lui lançait le même clin d'œil coquin à chaque fois qu'elle l'invitait à se déshabiller pour l'auscultation, en dépit de ses soixante-quinze ans bien tassés et de sa rechute d'un cancer de la prostate.

Les consultations se suivaient et ne se ressemblaient pas. Solenn aimait la variété de son métier, l'interprétation des résultats d'analyse et les auscultations, les protocoles et les prescriptions, les visites de contrôle postopératoires et celles des anciens malades en rémission. Elle aimait rechercher les causes profondes et les traitements les plus adaptés, le côté scientifique du travail, mais aussi écouter et conseiller ses patients, nouer des liens avec eux comme avec ce vieil homme qui lui faisait des clins d'œil depuis dix ans, comme si la visite n'était qu'une partie de plaisir. Mais il y avait une chose que Solenn n'aimait pas, c'était le premier rendez-vous, celui qui consiste à annoncer à un patient angoissé et parfois à toute sa famille que les résultats ne sont pas aussi bons que ce qu'on pouvait espérer, que leurs inquiétudes étaient fondées et qu'il s'agit bien d'une « tumeur maligne ». Le docteur Leguellen en avait vu défiler de ces patients terrorisés, qui tentent de se rassurer en se répétant les taux de guérison et en affirmant leur confiance en la médecine, ou qui blêmissent et versent des larmes en évoquant leurs enfants encore jeunes, ou encore qui refusent la réalité en envoyant promener toute proposition de traitement et en rabâchant que les médecins, moins on les voit, mieux on se porte, et qu'il faut bien crever de quelque chose, alors en plus on ne va pas se laisser empoisonner l'existence par ces simagrées, d'autant

qu'elle risque d'être sérieusement raccourcie, l'existence... Le docteur Leguellen en avait connu beaucoup, certes, mais Solenn ne s'était jamais habituée à la détresse de ces êtres qu'elle se devait de rassurer d'une manière qui lui semblait toujours maladroite. Et pourtant Magali pourrait attester qu'en sortant du bureau, les patients louaient moins la compétence du docteur Leguellen que son humanité.

Ce jour-là heureusement, Solenn n'avait eu affaire qu'à des patients qu'elle connaissait. Mais en revenant d'une visite dans la chambre d'un malade, elle aperçut une silhouette inconnue dans la salle d'attente. Le front appuyé sur sa main, les coudes sur les genoux, l'homme semblait absorbé dans la contemplation du carrelage. Elle s'en voulut d'avoir passé sa demi-heure de solitude matinale à rêvasser plutôt qu'à étudier ses dossiers, distraction qui ne lui arrivait que très rarement. Elle demanda à Magali le nom du patient, espérant se remémorer son dossier, qu'elle avait forcément consulté lorsqu'il lui avait été remis, sans doute quelques jours plus tôt.

- Monsieur Sorel, répondit la secrétaire en consultant son listing.

L'homme ne réagit pas à l'appel de son nom.

- Frédéric Sorel, appuya Magali.

Solenn cilla et observa à la dérobée l'homme qui se levait péniblement, les yeux rivés au sol. Un instant, elle avait cru... Mais non, c'était stupide. Ce patient devait avoir au moins cinquante ans, et semblait porter toute la misère du monde sur ses épaules.

Elle invita l'homme à la suivre dans son bureau et récita les formules d'usage pendant qu'elle fouillait dans son dossier. Elle lut :

Nom : Sorel Frédéric

Né le: 23/05/1974

S'ensuivait une liste de chiffres et analyses diverses dont elle sut en un coup d'oeil qu'elles étaient de mauvais augure. Mais elle fut surtout frappée par la date de naissance. Pouvait-il exister dans la région plusieurs Frédéric Sorel nés le même jour ? Elle releva lentement les yeux et pour la première fois, croisa le regard de son patient. Ces yeux clairs... Aucun doute, c'était bien lui. Dans les yeux bleus délavés de l'homme qui lui faisait face, Solenn ne lut ni surprise, ni doute, ni aucun signe d'une quelconque reconnaissance. Elle fut presque choquée de la vacuité de ce regard posé sur elle, et se mordit la langue de peur de se trahir.

Elle fit son devoir. Posa les questions qu'il fallait, consulta tous les résultats, croisa les données, mais ne put aboutir à un résultat qui démentît l'évidence. Elle lâcha avec une infinie précaution les syllabes fatidiques : carcinome hépatocellulaire. Cancer du foie. L'homme ne manifesta presque aucune réaction. Il écouta les mots rassurants du Docteur Leguellen sans broncher, acquiesça aux propositions de traitement, promit de signer le protocole dès que celui-ci serait fin prêt. Puis il repartit comme il était venu, s'arrêtant au secrétariat pour fixer auprès de Magali son prochain rendez-vous.

Solenn y songea longtemps après qu'il fut parti. Tandis que le Docteur Leguellen recevait ses patients, accomplissait ses visites et prenait un café avec Magali, l'esprit de Solenn bouillonnait de pensées et de sentiments

contradictaires. Elle n'aurait jamais pensé le revoir, après tout ce temps...et surtout pas ainsi. A la fin de la journée, elle quitta précipitamment le Centre.

Seule dans sa voiture, elle se replongea dans ses souvenirs tout en traversant la Maine. Elle habitait un joli pavillon rue du Quinconce, que ses parents lui avaient laissé lorsque son père avait eu des problèmes articulaires l'obligeant à éviter les escaliers. Elle leur avait donc cédé son appartement au rez-de-chaussée près de l'hôpital et avait emménagé dans la maison de son enfance. Elle se gara devant la porte et se rua à l'intérieur. Abandonnant son sac dans l'entrée, elle se débarrassa de ses ballerines dans le couloir et monta les escaliers pieds nus, sans prendre la peine de déposer sa veste. Elle savait exactement ce qu'elle cherchait. Elle s'assit en tailleur dans le cagibi chichement éclairé par une vieille ampoule nue, et ouvrit les cartons...

Une heure plus tard, elle tenait entre ses mains une photo encore en bon état malgré le passage du temps, et fixait avec intensité les visages souriants au-dessus de la mention :

Terminale S 2

1991-1992

Elle ne pouvait détacher les yeux d'un visage moqueur, qui dardait un regard bleu délavé sur l'objectif, dans un air de défi.

- Fred...

La semaine passa sans qu'elle s'en aperçût. Elle travaillait mécaniquement, mangeait sans savoir quoi, dormait d'un sommeil peuplé de fantômes. Elle avait beau y penser jour et nuit, elle eut grand peine à réprimer un mouvement de surprise le jour où Frédéric Sorel repassa le seuil de son bureau pour son second rendez-vous. Elle avait cru, ou peut-être espéré que leur entrevue n'ait été qu'un rêve, mais sa silhouette amaigrie et éreintée s'asseyant en face d'elle la rappela à la réalité. N'eût été cet inimitable regard, elle aurait été bien en peine de reconnaître dans ce patient hâve et abattu le jeune homme solide aux joues pleines qu'elle avait connu. Son visage creusé et les cheveux grisonnants qui lui tombaient dans les yeux lui donnaient l'air d'un vagabond qui aurait vieilli avant l'heure. Dire qu'à première vue, elle lui avait donné cinquante ans, alors qu'il en avait trente-cinq, tout comme elle...

Les analyses complémentaires qu'elle avait ordonnées confirmaient son diagnostic. En étudiant le dossier médical de plus près, elle avait découvert que le cancer provenait d'une cirrhose. Elle osa lui en toucher deux mots.

- Je bois, répondit-il de sa voix rauque avec un naturel désarmant.

Sans doute surprit-il une lueur d'étonnement dans le regard du médecin car il ajouta :

- Au point où j'en suis, ça ne sert à rien que j'essaye de le cacher.

Elle remarqua le léger tremblement de ses mains burinées. Elle brûlait d'envie de savoir ce qu'il avait vécu pour en arriver là. Au lieu de quoi, elle dut se soumettre à la tâche délicate qu'elle avait ajournée lors de leur première entrevue.

Nous allons passer à l'auscultation. Si vous voulez bien vous déshabiller...

Elle remua des papiers sur son bureau pendant qu'il se dévêtait, redoutant le moment où elle devrait poser les yeux sur son corps abîmé par la souffrance. Il l'attendit, assis sur la table d'examen, et se racla la gorge comme pour lui rappeler sa présence. Elle s'approcha en résistant à l'envie de détourner le regard. Il lui avait semblé mal en point dès le premier coup d'œil, mais jamais son jean trop large et son pull-over ample n'auraient permis de deviner une telle maigreur. Le docteur Leguellen essaya de se raisonner en ce rappelant qu'elle avait déjà vu bien pire, mais l'écho d'un jeune homme en pleine santé rendait plus choquante la vision de ce corps décharné. Il s'allongea docilement à son approche. Elle posa sa main sur son torse, à hauteur du foie. Le contact les fit tous deux frissonner.

Vous avez les mains froides, remarqua-t-il platement.

Elle eut un sourire d'excuse, et demanda d'une voix mécanique si elle lui faisait mal là, et là...

Il répondait invariablement « ça va » d'un air faussement bravache alors qu'elle sentait tous les muscles se tendre sous sa peau. Déjà à l'époque, il était dur au mal. Elle se souvint d'une rixe à la sortie du lycée qui lui avait laissé une entaille de cutter juste au-dessus de l'omoplate, qu'il s'était empressé de montrer à tout le monde, fier de sa blessure de guerre encore béante. Lorsqu'il se releva, elle constata qu'il en gardait une cicatrice.

Il se rhabilla sans mot dire, pendant qu'elle lui expliquait le protocole de soins qu'il allait devoir suivre. Maintenant que le diagnostic était posé avec certitude, il n'y avait plus de temps à perdre. Elle lui proposa de commencer la chimiothérapie dès la semaine suivante, parla d'hépatectomie partielle et de radiothérapie pour soulager la douleur. Elle crut surprendre un rictus sur son visage, mais il ne fit aucun commentaire. Ce silence étonna Solenn, elle qui l'avait connu si volubile...

Cette fois encore, il la salua de sa voix rauque et s'en alla d'un pas traînant et résigné, laissant le docteur Leguellen désespérée. Assise à son bureau, Solenn plongeait la tête dans ses mains. Voir ainsi cet homme qu'elle avait connu si plein de santé et d'avenir lui serrait le cœur. Sa peau lui avait paru si froide ! Et ce regard vide...comme s'il était déjà mort. Elle se leva brusquement et ouvrit toute grande la fenêtre de son bureau. Elle avait besoin d'air. Elle se pencha pour aspirer à pleins poumons, la tête lui tourna. Elle entendit comme dans un songe la voix de Magali lui annoncer un coup de fil d'un confrère.

- Oui, bien, j'arrive...finit-elle par répondre.

Elle abrégua la conversation téléphonique et rangea ses affaires. Heureusement que Frédéric Sorel était son dernier rendez-vous de la journée. En sortant du bureau, elle fut happée par Magali.

Docteur ?

- Oui ?

Elle fut surprise de la lassitude de sa propre voix.

Docteur, vous allez bien ? Vous êtes toute pâle.

Ce n'est rien, c'est...

Elle eut un geste vague. Comment pouvait-elle expliquer à sa secrétaire le bouleversement qu'elle ressentait ?

Cet homme...s'enquit Magali, qui est-ce ?

Solenn répondit dans un soupir :

Un souvenir...

Solenn se retrouva chez elle sans savoir comment. Un coup d'oeil par la fenêtre lui apprit que sa voiture était garée devant la porte comme à l'accoutumée, signe indiscutable qu'elle avait dû prendre le volant pour rentrer. Son égarement lui fit peur, elle se jura d'oublier Frédéric et entreprit un rangement maniaque de la maison. Mais chaque objet la ramenait à ses souvenirs. Elle revoyait toutes les scènes insignifiantes qui s'étaient gravées en elle de manière indélébile sans qu'elle le sût. Frédéric faisant l'idiot en classe, Frédéric plastronnant à la récré au milieu de ses admirateurs, Frédéric déclamant du Rimbaud dans la queue de la cantine et se prenant pour un poète maudit... A l'époque, il était arrogant et rebelle, bruyant et taciturne, populaire et dédaigneux. Il était le caïd du lycée, adulé en pleine lumière et raillé à son insu. Elle se remémorait chaque anecdote, la moindre de ses réparties moqueuses. Solenn tenta de se ressaisir, elle prit un livre et le lâcha un chapitre plus tard, alluma la radio et l'éteignit presque aussitôt. Elle consulta ses e-mails, chose qu'elle ne faisait que le plus rarement possible, et répondit avec soulagement à sa mère qui lui téléphonait pour l'inviter à déjeuner le lendemain. Elle prétextait une journée surchargée pour repousser et écouta patiemment les doléances maternelles.

Mais ma petite fille, on ne te voit pour ainsi dire jamais ! Fais attention à toi, je t'en prie, tu vas finir par te tuer à la tâche ! Et ce n'est pas en restant cloîtrée dans ton bureau que tu rencontreras quelqu'un !

Elle se retint de répondre :

Ni en déjeunant chez mes parents !

Cet intermède avait réussi à la distraire momentanément. Elle alluma la télévision pour entendre les mauvaises nouvelles de la journée, tout en préparant son dîner. Elle mangea rapidement, puis se lova sur le canapé devant un documentaire. Elle parvint presque à oublier Frédéric Sorel et monta se coucher sereinement. Mais une fois la lumière éteinte, seule dans son lit, elle eut toutes les peines du monde à trouver le sommeil. Il lui semblait encore sentir sous ses doigts la peau froide et les muscles crispés, et elle ne pouvait chasser la vision de ce corps meurtri, ce corps dont, plus jeune, elle avait si souvent rêvé...

Le docteur Leguellen eût une semaine pour se ressaisir. Elle s'efforça de se consacrer aussi pleinement à ses patients qu'à l'ordinaire, se répétant sans cesse qu'elle était là pour eux, qu'ils avaient besoin d'elle, et qu'ils n'y étaient pour rien si la réapparition de Frédéric Sorel dans sa vie la bouleversait. Elle alla dîner chez ses parents, sa mère lui trouva mauvaise mine, elle dut avouer qu'elle était un peu fatiguée, mais rien de grave...

- Tu te surmènes, tu vois ! s'exclama sa mère, mi-inquiète, mi-triomphante.

Son père ne dit rien, mais elle lut dans son regard scrutateur une lueur interrogative, qui lui prouva qu'il n'avait rien perdu de sa perspicacité, et qu'il se doutait que quelque chose de particulier tracassait sa petite fille. Déjà à l'époque, il lui avait semblé qu'il en comprenait plus qu'il ne voulait le dire.

La semaine s'écoula, et Frédéric Sorel entra de nouveau dans le bureau de Solenn Leguellen. Elle avait tenu à le voir pour le début de la chimiothérapie, et le conduisit elle-même jusqu'à la chambre qu'il devait occuper. Il pouvait poser toutes les questions qu'il voulait, elle était aussi là pour le rassurer. Il n'en avait aucune, et à son petit

sourire de travers, elle se demanda lequel des deux tentait de rassurer l'autre. Une infirmière entra avec tout le matériel nécessaire. Solenn s'approcha de la fenêtre, donnant les dernières instructions par-dessus son épaule, pendant que l'infirmière posait le cathéter et raccordait la perfusion. L'infirmière indiqua au patient la sonnette, en l'incitant à l'utiliser au moindre problème, et quitta la chambre, non sans un regard étonné au docteur Leguellen qui n'avait pas bougé. Solenn ne savait que dire, elle aurait sans doute mieux fait de laisser Frédéric seul, mais elle ne parvenait pas à s'arracher à la contemplation de la cour de l'hôpital, et surtout au cours tumultueux de ses pensées.

Docteur ?

Elle se retourna, il lui souriait sous le bonnet rempli de glace destiné à ralentir autant que possible l'alopécie. Dans son esprit se superposa à ce sourire fatigué celui bien plus franc mais tout aussi mystérieux d'un jeune homme caché sous un chapeau noir qui lui donnait l'air d'un voyou. Elle s'émut plus que de raison de ce souvenir et faillit quitter la chambre pour cacher son trouble. Mais il était trop tard pour se soustraire au regard inquisiteur de son patient.

- Ça va docteur ? Vous voulez que j'appelle un médecin ?

Elle rit malgré elle de sa plaisanterie maladroite, évitant ainsi de s'expliquer. Elle remarqua qu'il l'observait avec insistance et rougit légèrement. Il s'en justifia :

C'est amusant, quand vous riez, vos yeux changent de couleur. Ils deviennent plus foncés, et plus translucides aussi. Comme du caramel liquide.

À ces mots, Solenn se figea, tourna les talons, et sortit précipitamment.

« Caramel »... Elle l'entendait comme si c'était hier. Enfermée dans les toilettes du personnel, Solenn tenta tant bien que mal de remettre de l'ordre dans ses pensées en se passant de l'eau sur le visage. La scène lui était revenue avec une soudaineté presque insoutenable qui l'avait fait fuir avant de réaliser ce qu'elle faisait. Elle s'étonnait de ne pas s'être souvenue plus tôt de cet échange, sans doute le plus important qu'il y ait jamais eu entre eux, alors que tant d'anecdotes s'étaient bousculées dans sa mémoire ces dernières semaines. Son cœur battait à lui rompre les côtes, comme à l'époque. Mêmes causes, mêmes effets, et pourtant rien n'était pareil... Une fois atténuée la violence de sa réaction, Solenn se demanda comment le docteur Leguellen pourrait réparaître aux yeux de son patient sans qu'il ne l'interroge sur son comportement. Elle songea que Frédéric ne lui demanderait sans doute aucun compte, mais qu'il n'en penserait pas moins, ce qui était peut-être pire. Puis elle se rappela qu'il ne l'avait vraisemblablement pas reconnue, et qu'elle n'était pour lui que son cancérologue, la femme qui lui rappelait tacitement à chaque entrevue qu'il était malade et qu'il allait mourir.

Car il allait mourir. Aucun espoir n'était permis. Solenn avait essayé de refouler cette idée autant qu'elle avait pu, et jamais Frédéric ni elle n'avaient évoqué le sujet douloureux de l'espérance de vie. Mais le docteur Leguellen ne pouvait ignorer que son patient allait mourir, et tous les traitements qu'elle lui avait proposés n'étaient que des palliatifs, destinés à éviter qu'il ne souffrît, et qu'elle ne s'appesantît sur l'idée de l'issue fatale... Elle ferma les yeux et se frotta les paupières jusqu'à voir une myriade d'éclairs zébrer son champ de vision. Enfant, une camarade lui avait dit qu'en frottant très fort, elle basculerait dans un monde magique et coloré. Depuis lors et

pendant toute sa jeunesse, Solenn s'était efforcée d'y parvenir à chaque fois que le monde réel lui avait paru trop compliqué et qu'elle avait souhaité se réfugier ailleurs. Mais elle n'était jamais parvenue qu'à attraper le tournis.

Elle ne s'y était pas trompée. Lorsqu'elle franchit le seuil de la chambre de Frédéric Sorel, celui-ci ne lui posa aucune question et parut à peine remarquer sa présence. La séance était presque terminée, et semblait l'avoir épuisé. Il gisait plus qu'il ne reposait sur son lit, la tête inclinée, les yeux mi-clos. Le docteur Leguellen s'inquiéta de cette faiblesse, sachant pertinemment que les heures les plus fatigantes étaient celles qui suivaient une séance de chimiothérapie, lorsque se manifestaient les effets secondaires. Son patient risquait d'être pris de maux de têtes, nausées, vomissements... Elle eut peur des conséquences et choisit, prudente, de le garder à l'hôpital. Cependant, elle savait bien qu'interdire à un patient de sortir était impossible, surtout lorsque cela n'avait pas été prévu à l'avance. Elle connaissait également la gestion stricte du Centre, qui l'obligerait à tout un tas de manœuvres administratives pour trouver une chambre disponible au pied levé. Elle se doutait surtout de l'effet psychologique qu'une telle suggestion pouvait produire sur le malade : décider de le garder à l'hôpital, dans ces conditions, c'était reconnaître qu'il avait peu de chances d'en ressortir vivant.

Pourtant Frédéric Sorel ne fit aucune objection lorsqu'elle lui proposa de passer quelques jours à l'hôpital afin que mesurer les effets du traitement. Elle n'avait pu se résoudre à lui dire que c'était plus sage et avait maquillé son inquiétude sous un charabia technique incompréhensible. Il se contenta d'acquiescer au grand soulagement de Solenn. Celle-ci se chargea alors de lui trouver une chambre dans le service de nuit, puis aida l'infirmière à l'y transférer. Elle se rendit compte alors qu'il était arrivé les mains vides.

- Voulez-vous que l'on demande à quelqu'un de vous apporter des affaires ?

Il la regarda comme s'il ne comprenait pas le sens de ses paroles.

- Y a-t-il quelqu'un qui pourrait vous apporter le nécessaire pour cette nuit ? De la famille, des amis ?

Il parut réfléchir.

Non.

- Vous avez bien des voisins, je ne sais pas, quelqu'un...

Elle s'interrompit en prenant conscience de la fermeté de sa réponse. Il était impossible qu'il n'ait personne pour l'aider. Elle-même aurait toujours eu des gens sur qui compter au cas où... Vraiment ? Elle n'en était plus si sûre, tout à coup. La maladie faisait peur, et isolait souvent celui qui en était atteint, imperceptiblement. Comme s'il avait deviné la teneur de ses pensées, il marmonna sur un ton d'excuse :

Quand on a des ennuis, vous savez, on est toujours seul.

Elle eut pitié de lui, et ce sentiment lui fit horreur. Aussitôt, elle chercha une solution pratique.

- Bon, je vais voir ce que je peux faire, on devrait pouvoir envoyer quelqu'un du personnel chez vous pour vous ramener ce qu'il vous faut.

Chez moi ?

Une lueur d'inquiétude traversa son regard, pour la première fois. Il ne semblait craindre ni la maladie, ni le traitement, mais le fait que l'on aille chez lui le dérangeait... Solenn n'y comprenait rien.

- Ça va aller, docteur, je n'ai besoin de rien...

Enfin, vous n'avez même pas de pyjama !

Elle rougit de son insistance, sans se rétracter pour autant. Plus que tout, elle voulait le percer à jour, comme elle l'avait toujours voulu.

- J'aimerais autant que personne ne mette les pieds chez moi. C'est pas un endroit présentable, vous comprenez ?

Elle essaya d'imaginer ce qui se cachait sous ces mots inquiétants. Il n'était tout de même pas SDF, elle était sûre d'avoir vu une adresse dans son dossier, sans y avoir prêté plus d'attention. Elle fit mine de se résigner, et retourna dans son bureau pour consulter le dossier.

Il habitait une tour de la cité de la Roseraie, à l'autre bout de la ville. Elle savait que le quartier était réputé sensible, mais il lui sembla que cela ne suffisait pas à expliquer la réticence de son patient. Elle se souvint que Frédéric logeait autrefois en plein centre-ville avec ses parents, et qu'il était loin de manquer d'argent. Elle se demanda ce qui l'avait mené jusqu'aux logements sociaux. Elle remarqua alors qu'elle ne savait rien de sa vie, ni sa profession, ni sa situation familiale. Il disait n'avoir aucune famille, mais devait-elle le croire ? Il n'avait aucune raison de lui mentir, mais entretenait tout de même un savant mystère. Le docteur Leguellen était réputée pour ses qualités d'écoute, et la plupart de ses patients lui confiaient un minimum d'informations personnelles. Mais Frédéric Sorel était si renfermé qu'elle en était réduite à des suppositions. Elle regarda le dossier posé sur son bureau. Il ne tenait qu'à elle de les éclaircir.

Solenn avait théoriquement fini sa journée, rien ne l'empêchait donc d'aller assouvir sa curiosité. Elle réfléchit à la marche à suivre en descendant au parking de l'hôpital. Elle avait l'adresse, il ne lui resterait qu'à persuader la concierge de lui ouvrir l'appartement. Elle se ferait passer pour une amie de Frédéric, et montrerait sa carte de médecin si nécessaire. Rien ne semblait pouvoir contrecarrer ses projets. Rien, excepté ses scrupules. De quel droit allait-elle violer l'intimité d'un homme que cela dérangeait manifestement ? Était-ce cette ligne de conduite qu'elle s'était prescrite auprès de ses patients ? Elle s'objecta que Frédéric Sorel avait besoin de son aide, et que son cas était particulier. Mais elle sentit qu'elle se mentait. Elle s'assit au volant et alluma machinalement la radio. Un psychologue vantait les mérites du dialogue dans la gestion des crises. Solenn l'écouta quelques instants, puis quitta l'hôpital, laissant sa voiture dans le parking.

Son père l'accueillit avec un étonnement qu'elle jugea un peu forcé. De toute évidence, il pressentait depuis leur dernier déjeuner en famille que quelque chose la perturbait et il s'était douté qu'elle chercherait sa présence rassérénante, sans pour autant réclamer ses conseils. Solenn avait toujours fonctionné ainsi. Lorsqu'elle dissimulait quelque chose, elle se faisait distante, puis quand le poids du secret se faisait douloureux, elle se réfugiait auprès de son père, dont la bienveillance et la compréhension tacite suffisaient à l'apaiser. Solenn se réjouit de l'absence de sa mère, enrôlée dans une œuvre de bienfaisance, car celle-ci n'aurait pas manqué de lui poser mille et une questions irritantes de sollicitude. Solenn prit un thé avec son père en parlant de choses et d'autres, de ses douleurs

articulaires et du fleuriste qui remplaçait le coiffeur qui avait fait faillite. Elle s'apprêtait à repartir, lorsqu'elle lui demanda, en enfilant son manteau, s'il n'aurait pas un vieux pyjama qu'il ne porterait plus. Il lui apporta ce qu'elle sollicitait sans faire aucune question et elle expliqua :

C'est pour un patient que j'ai décidé de garder au dernier moment et qui...enfin...

C'est bien, ma fille, tu as eu raison de demander à ton vieux père, coupa-t-il pour lui éviter d'entrer dans des détails qu'elle n'avait visiblement pas envie de livrer.

Elle embrassa son front dégarni et parcourut les quelques rues qui la séparaient du Centre, le pas plus léger.

Frédéric sembla un peu étonné de la voir revenir, mais il ne fit aucune remarque. Sa pâleur trahissait le malaise consécutif à la séance de chimiothérapie, dont les effets secondaires commençaient à se faire sentir. Elle lui tendit le pyjama avec un sourire timide :

Je n'ai pas pu me résoudre à vous laisser dormir dans cette horrible tunique en papier qu'on distribue aux patients. J'ai pensé que vous auriez froid...

Il jeta un regard circonspect sur les vêtements.

Il était à mon père. Ne vous en faites pas, je ne l'ai pas volé au patient d'à côté !

Frédéric se détendit légèrement et accepta le pyjama en la remerciant. Elle sortit de la chambre pendant qu'il l'enfilait. Il la rappela quelques instants plus tard.

Pourquoi faites-vous cela pour moi ?

Eh bien, c'est normal, je suis votre médecin, je m'occupe de mes patients...

Votre père lègue ses vêtements à tous vos malades ?

Elle s'étonna de son insistance. Il n'avait jamais prononcé autant de mots à la suite. Peut-être un effet des médicaments... En tout cas, il l'avait coincée, elle savait qu'elle lui devait une réponse. Elle choisit la plus honnête possible :

Vous me rappelez quelqu'un...

Il hocha la tête d'un air entendu et soupira :

Ah, les souvenirs... On croit les avoir effacés mais ils finissent toujours par vous rattraper.

Une fois de plus, il avait parfaitement exprimé la pensée qui la traversait.

- Je connais ça, poursuivit-il. Souvent, je me revois quand j'étais jeune, et je me demande si j'aurais pu éviter d'en arriver là. Je n'ai pas toujours été comme ça, vous savez. Il me semble que j'avais de l'avenir. J'avais des capacités, comme on dit, j'aurais pu faire un métier honnête. Je ne m'en sortais pas si mal à l'école, pourtant je n'ai jamais beaucoup travaillé. J'aurais pu faire des études. Mais j'ai tout envoyé en l'air pour des bêtises. Des rêves de gamin...

Solenn le fixait sans ciller, mâchoires serrées. Elle aurait voulu lui dire quelque chose, lui affirmer qu'il ne se trompait pas, qu'il avait vraiment été un jeune homme plein d'avenir et de qualités, qu'elle pouvait en témoigner. Il interpréta mal son silence :

- Vous aussi vous vous dites ça, parfois ? Que vous auriez dû faire d'autres choix ?

La question la prit au dépourvu.

- Je ne sais pas. Je ne me pose pas trop la question, enfin, j'essaye d'éviter. J'aime mon métier, je ne crois pas que j'aurais pu faire autre chose...

C'est vrai, ça se voit que vous êtes faite pour ça. Mais il n'y a pas que le travail dans la vie. Je pensais aux loisirs, à la famille, aux enfants... Vous avez des enfants ?

Non...

- Vous n'en voulez pas ?
- Vous savez, il n'y a pas de place dans ma vie. Ou plutôt, ma vie, c'est mon métier. J'ai toujours beaucoup rêvé, travaillé encore plus, et jamais rien vécu. C'est comme ça.

Mais toujours avec le sourire, constata-t-il. Je vous admire.

Elle secoua la tête sans se départir de son sourire, mais ses yeux s'étaient voilés.

Je vais vous laisser vous reposer.

Il ne la retint pas.

Solenn rentra chez elle en songeant à leur conversation. Il s'était finalement décidé à lui parler au-delà des quelques mots nécessaires, mais elle se rendait compte maintenant qu'elle n'en avait guère appris davantage sur lui pour autant. Il devait être écrit qu'il lui échapperait toujours... Solenn se traita d'imbécile en ouvrant sa porte. Elle ne croyait pas au destin, elle n'y avait jamais cru. Autrement, il aurait fallu voir tous ses patients condamnés d'avance, or elle refusait systématiquement de baisser les bras. Toujours cette vieille effluve d'optimisme... Comme ce sourire rivé aux lèvres alors même qu'elle reconnaissait la vacuité de sa vie. Finalement, il en aurait appris bien plus sur elle que le contraire. Elle s'étonnait de s'être laissée aller à la confiance. Si elle savait si bien écouter, c'est justement qu'elle parlait très peu d'elle, jugeant toujours qu'il n'y avait là rien d'utile ni d'intéressant pour qui que ce soit. Mais sans en avoir l'air, Frédéric avait touché au cœur de ses angoisses et de ses regrets. Il savait y faire... pour ça, il n'avait pas changé. Solenn se fit une infusion, et monta dans sa chambre avec le bol fumant. Elle mit un disque de jazz doux, se cala contre l'oreiller, remontant les genoux et les couvertures jusqu'au menton pour lutter contre le froid qui semblait l'accabler de l'intérieur.

Le lendemain, elle s'éveilla dans la même position. Le bol vide lui avait échappé et avait répandu ses dernières gouttes brunes sur le couvre-lit, en un archipel couleur caramel. Solenn s'ébroua et étira ses muscles ankylosés, puis se prépara à sa journée de travail. Elle arriva à l'hôpital plus en avance qu'à l'habitude, et passa par son bureau en coup de vent. Elle attrapa sa blouse d'une main, salua de la tête Magali qui arrivait tout juste, et pressa le pas vers la chambre de Frédéric. Elle ne savait pas au juste ce qu'elle faisait, mue par un instinct. Elle n'eut pas à frapper, la chambre était ouverte... et vide. Une infirmière qui passait parut soulagée de la voir :

- Ah, docteur, on vous a prévenue ?
Prévenue ? De quoi ?
- Votre patient a été transféré en réa cette nuit, il a très mal supporté la chimie

Solenn remercia à peine, et se précipita vers le service de réanimation, la gorge nouée.

Frédéric gisait, branché à une perfusion et à une aide respiratoire. Il ouvrit les yeux à son approche.

Vous êtes déjà là...

Solenn se pencha pour mieux entendre sa voix sifflante.

- Vous êtes venue tôt ce matin...

Elle acquiesça, ne sachant que répondre. De toute façon, elle n'était pas sûre que sa voix lui eût obéi.

Il referma les yeux, visiblement à bout de forces. Elle s'obligea à parler.

- J'ai vu mon collègue qui s'est occupé de vous cette nuit, il dit que vous êtes stabilisé. Ne vous inquiétez pas, la première séance de chimio est souvent la plus difficile, et puis je vais adapter les doses afin que cela ne se reproduise pas.

Il rouvrit les yeux et cilla, blessé par la lumière du matin entrant à flots par la fenêtre. Solenn s'empressa de tirer les rideaux.

Il n'y aura pas de prochaine séance.

Elle se figea. Il répéta, d'une voix plus assurée :

Il n'y aura pas de prochaine séance.

Solenn s'embarrassa dans les rideaux et répondit en lui tournant le dos :

Mais enfin, ne dites-pas...

- Solenn...

Elle lâcha la cordelette et le rideau retomba complètement, obscurcissant la chambre. Elle se retourna lentement. Elle ne distinguait de lui que ses yeux, brillants de fièvre dans la pénombre.

Solenn, tu sais bien que ça ne sert à rien.

La stupéfaction l'emporta sur le chagrin et retint les larmes au bord de ses cils.

Tu m'avais reconnue...

Je ne suis pas venu là par hasard.

Et je n'ai pas été à la hauteur. J'ai cru bien faire avec la chimio, je pensais que tu la supporterais, que tu pourrais lutter...

- Je ne suis pas là pour ça.

Elle ne comprenait pas. Pourquoi serait-il venu la voir, sinon pour le sauver ?

- Je sais que je vais mourir, Solenn, je le sais depuis le début. J'ai raté ma vie, ça ne servirait à rien que je m'y accroche. Tout ce que je voudrais, c'est que ma mort soit un peu plus réussie, un peu plus digne.

Elle ne répondit pas, se doutant cette fois de ce qui allait suivre.

Et pour ça, j'ai besoin de ton aide.

Elle s'était assise mécaniquement dans le fauteuil près du lit, sans parler. Seule la respiration rauque de Frédéric troublait le silence. Solenn ne réfléchissait pas, ne ressentait rien. Elle se répétait sans répit ses mots,

« j'ai besoin de ton aide », sans savoir si elle cherchait à en percevoir le sens ou à le conjurer. Une aide-soignante passa, lui remit les résultats des analyses de la nuit. Le docteur Leguellen constata que le foie de son patient n'assurait plus son fonctionnement. L'aide-soignante posa sur le malade un regard empreint de compassion qui ne laissait aucun doute sur l'issue prochaine. De nouveau seule dans la chambre avec Frédéric, Solenn relut distraitement les analyses. La mention « Docteur Leguellen » dans la case « médecin référent » la rappela aux obligations de sa fonction.

- Je ne peux pas faire ça. Ni pour toi, ni pour personne.

Elle sortit sans lui laisser le temps de répondre, et regagna son bureau.

Elle avait demandé à Magali d'annuler ses rendez-vous de la matinée sans aucune explication, et était passée chez ses parents. Elle avait aperçu sa mère quitter la maison et avait sonné impatiemment. Son père lui ouvrit, et une lueur d'inquiétude assombrit son regard :

Que me vaut ta visite à cette heure ?

Solenn entra sans répondre, et son père n'insista pas. Il la sentait nerveuse et lui servit un thé. Elle plongea le nez dans son bol et le but à grandes lampées.

- Je ne sais pas ce qui te tracasse, mais je connais un moyen d'alléger tous les soucis, dit son père en fourrageant dans le buffet du salon.

Il se releva avec un sourire satisfait et un sachet en plastique rempli de caramels mous.

- Ceux qu'on mangeait quand tu étais petite et qu'on partait chez tes grands-parents à Paimpol. Ta sœur y a emmené les enfants aux dernières vacances, elle nous en a ramené des kilos !

Solenn blêmit en reconnaissant l'étiquette qui annonçait :

Caramel Armor

Produit dans la région

Recette traditionnelle

Puis avec un sourire forcé, elle s'enquit :

- Des kilos ?

Son père avait à peine exagéré. Le buffet regorgeait de sucreries bretonnes. Elle lui en demanda deux paquets.

- Autant que tu veux, ma fille, ils sont faits pour être mangés !

Solenn songea avec amertume à l'usage auquel elle les destinait, mais ne dit mot.

Une heure plus tard, elle entra de nouveau dans la chambre de Frédéric Sorel, tenant d'une main une poche à perfusion et dissimulant dans son dos un paquet de caramels. Frédéric souleva à peine les paupières à son approche.

- Vous êtes revenue...
- Oui.

Pourquoi ? Vous ne pouvez plus rien faire pour moi. Je ne veux pas de vos médicaments.

Ce ne sont pas des médicaments.

Quoi d'autre ?

Il avait fini par ouvrir les yeux et scrutait le liquide brun doré emplissant la poche à perfusion. Elle lui tendit le paquet de caramels.

À son sourire, elle comprit qu'il les reconnaissait. Il faillit en déballer un, puis y renonça, portant une main à son foie.

Qu'est-ce que tu comptes faire de ça ?

Elle hésita. Elle doutait encore de l'acte qu'elle allait accomplir. Emporter les caramels dans la kitchenette réservée au personnel de l'hôpital, déserte en ce milieu de matinée, en faire fondre un paquet dans une casserole, en remplir une poche à perfusion, cela n'avait pas été compliqué. Il n'y avait là rien de décisif ni de répréhensible. Mais maintenant qu'elle se trouvait à l'heure du choix définitif, l'abîme des conséquences lui donnait le vertige. Elle décela dans le regard délavé de Frédéric un éclair d'espoir. Alors, elle prit sa respiration et se jeta à l'eau.

Le caramel est essentiellement constitué de sucre, or c'est le foie qui gère les réserves de sucre de l'organisme, et le tien ne fonctionne plus correctement. Si le sucre n'est pas stocké, il reste dans le sang et, à haute dose, peut provoquer un coma diabétique.

Un coma ?

Elle serra les dents en acquiesçant et lâcha dans un murmure :

Irréversible.

Le sourire de Frédéric, mi-soulagé, mi-triomphant, la convainquit d'accrocher la poche au pied à perfusion. Maintenant que tout était dit, qu'il était trop tard pour revenir en arrière, une dernière question lui brûlait les lèvres.

Pourquoi es-tu venu me voir ? Qu'est-ce qui te faisais croire que j'accepterais de t'aider ?

- Ah... Je ne pouvais pas en être sûr. Mais en consultant la liste des médecins de la région, je suis tombé sur ton nom... Je me suis souvenue de la jeune fille timide que tu étais au lycée... Et je me suis dit...

Il ferma les yeux et soupira puis les rouvrit et planta son regard clair dans les yeux mordorés de Solenn :

On ne refuse jamais un service à quelqu'un que l'on a aimé, si ?

La question la fit rougir. Elle eut un temps d'arrêt, le cathéter à la main, et failli démentir. Puis elle haussa une épaule. À quoi bon nier ? Toute cette histoire était si loin maintenant, cela n'avait plus aucune importance. Elle souffla comme pour elle-même :

Alors tu le savais... Si je m'en étais doutée...

Elle n'acheva pas sa phrase, par peur de réfléchir à ce que cela aurait changé.

- Je m'en suis rendu compte par hasard. Le jour des caramels.

- Ah, les caramels...

Elle raccorda le cathéter à la poche de perfusion et tous deux contemplèrent l'écoulement du liquide doré.

C'était le jour de la rentrée des vacances de Noël. Un mois plus tôt, les délégués avaient décidé d'organiser un échange de cadeaux pour fêter la nouvelle année, leur dernière année de lycée. Dans le chapeau de Frédéric où étaient rassemblés les noms des élèves, Solenn avait pioché un petit papier. Elle l'avait déplié quelques pas plus loin, avait rougi et froissé le papier au fond de sa poche. Le jour de la remise des cadeaux, Solenn avait timidement tendu à Frédéric un paquet de caramels mous. Celui-ci avait déchiffré l'étiquette, dans la pénombre du petit matin qui répandait sa brume dans la cour du lycée.

Caramel... Amor ?

Armor, s'était-elle empressée de corriger en bafouillant. Armor, comme les Côtes d'Armor.

Elle devina à la brûlure de ses joues qu'elle devait être cramoisie.

- T'inquiète pas, je ne vais pas te manger ! Enfin, si jamais il me reste un petit creux après les caramels...

Elle avait laissé échapper un petit rire nerveux et il avait posé sur elle un regard plus profond, comme s'il la voyait pour la première fois :

- C'est marrant, quand tu ris, tes yeux changent de couleur. Ils deviennent plus foncés, et plus translucides aussi. Comme du caramel liquide !

La sonnerie annonçant le début des cours avait rompu le charme, et Frédéric avait quitté Solenn pour rejoindre sa bande de copains, sans se retourner.

Solenn avait pris la main de Frédéric, sans le regarder. Elle ne quittait pas des yeux la poche à perfusion qui achevait de se vider. Elle sentit les doigts de Frédéric serrer les siens brusquement. Il restait dans le tube une dernière goutte de caramel.